Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 10 (1902)

Artikel: Une excursion en Algérie
Autor: Gross, V.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555125

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une excursion en Algérie

Ce n'est pas comme géographe que je me présente devant vous aujourd'hui ; les quelques notions géographiques que j'ai acquises au collège il y a quelque quarante ans, ne suffiraient pas à me donner ce titre là. Non ! c'est comme simple touriste que je vais essayer de vous raconter mes impressions de voyage dans ce beau pays d'Algérie.

Ce fut le lundi de Pâques de l'an dernier, entre 9-10 heures du matin, que notre navire, *La ville de Madrid,* parti de Marseille le samedi soir, fit son entrée dans le port d'Oran. Le spectacle qui s'offrit à nous, sans être aussi grandiose que celui de l'arrivée à Alger, est cependant l'un des plus beaux qui soit au monde. Devant nous, les maisons blanches de la ville, étagées en amphithéâtre sur la colline dominant le port et illuminées par un brillant soleil ; à l'avant-plan, la rade avec ses nombreux navires ; à l'Est, le port St-André et la promenade de l'Etang et, à l'Ouest, la colline de Djebel Mourdje djo, avec le fort Santacruz et la tour de la Vierge. Cela formait un tableau vraiment magique ! Le calme de la mer n'était troublé que par les ébats de nombreux groupes de marsouins, qui semblaient venir nous souhaiter la bienvenue dans leurs parages.

La ville était en fête, non seulement à cause du millénaire de la fondation d'Oran, mais surtout à cause de la Mouna. Il est, en effet, de tradition, le jour du lundi de Pâques, d'aller à la campagne manger la Mouna — espèce de gâteau espagnol — dans lequel un œuf de Pâques doit être emprisonné ! Dès le matin de bonne heure, la ville commence à déverser sa population sur les campagnes voisines et c'est à 40,000

qu'on évalue les Oranais et Oranaises qui quittent la ville ce jour-là. La forêt des planteurs, qui se développe sur le flanc du Djebel Mourdje djo à l'Ouest d'Oran, est l'un des endroits de prédilection des excursionnistes ! Tandis que les rues de la ville sont désertes, il n'est pas un arbre de la forêt qui n'abrite quelque groupe d'Oranais ! Femmes, enfants, Arabes, Espagnols, Maures, Français, civils et militaires, toute la population de la ville y est représentée. Tout en mangeant leur Mouna et en dégustant des crus d'Algérie, cette foule grouillante s'amuse à sa manière : dansant et chantant sous les pins au son des mandolines, des guitares et des accordéons ! C'était un spectacle tout à fait original ! Au-dessus de la forêt, sur le plateau dit du Marabout, au milieu des palmiers-nains, des lentisques, des genêts, le Comité du Congrès de géographie avait établi une grande tente avec rafraichissements pour les congressistes.

A l'extrémité de ce plateau, sur un escarpement de rochers dominant Oran de 420 mètres, la blanche coupole d'un Marabout vénéré — tombe de Sidi-Abd-el-Kader el Djillali, patron des voyageurs et des voleurs — se présente à nos yeux. Afin d'éviter les cohues, le gardien avait reçu l'ordre de ne laisser entrer personne, pas même les congressistes ! Force nous fut donc de regarder de loin ce sanctuaire qui, du reste, n'avait d'intéressant qu'une espèce de catafalque recouvert d'un tapis.

En revanche, de cet endroit, on jouit d'un panorama magnifique sur la baie, sur la ville d'Oran, sur la rade de Mers-el-Kébir et sur la Méditerranée. Par un temps très clair, on aperçoit même, dit-on, les côtes d'Espagne entre Almérie et Carthagène.

Le lendemain, aux sons de la Marseillaise, eut lieu l'ouverture du Congrès, dans les spacieuses salles du Casino d'été. Toutes les notabilités civiles et militaires de la province y assistaient, ainsi que quelques explorateurs célèbres, entre autres le capitaine de vaisseau Dié, membre de la mission Marchand, M. Bruel, administrateur du Haut-Chari, et d'autres encore.

Après une allocution de bienvenue du colonel Derrien, M. Hanotaux, ancien ministre des Affaires étrangères et membre de l'Académie française, a prononcé un discours d'ouverture très étudié, très éloquent, dans lequel il nous a fait un exposé de la situation économique et sociale de l'Afrique et indiqué les principales données de la question algérienne.

Permettez-moi de vous lire les conclusions de cet admirable discours. «L'Afrique appartiendra, dit-il en terminant, à ceux qui, pour la cultiver, sauront s'assurer le concours des populations indigènes. Une collaboration féconde, cimentée peut-être par le mélange des races, sera la norme du futur progrès africain». Je ne vous parlerai pas des travaux présentés aux séances du congrès, ni des fêtes et banquets officiels et non officiels offerts aux membres et aux délégués. (Vous pourrez en prendre connaissance dans le rapport qui paraitra plus tard). Je désirerais surtout vous parler plus spécialement des diverses excursions faites à l'occasion du Congrès et vous communiquer mes impressions. Je ne vous décrirai pas l'excursion à Tlemcen, la ville arabe par excellence, de peur d'élargir trop le cadre de cette causerie, mais je me bornerai à vous entretenir du petit voyage dans le sud Oranais, qui avait pour but Duveyrier et l'Oasis de Tiout.

Cette excursion, qui dura 5 jours et nous permit de visiter une contrée ouverte aux touristes depuis quelques mois seulement, présentait quelques difficultés, non seulement sous le rapport des subsistances et du logement, mais même sous le rapport de la sécurité personnelle. Aussi, le commandant de la zone militaire ne l'avait-il autorisée qu'à la condition expresse que le nombre des participants serait limité à 30 ! Comme je tenais tout spécialement à visiter cette région, je m'inscrivis l'un des premiers. Deux compatriotes, MM. Zigerli de Berne et Audéoud de Genève, firent de même, de sorte que tous trois fîmes partie des trente élus ! Peu s'en fallut, cependant, que nos projets ne fussent renversés : pendant le Congrès même, des télégrammes alarmants, publiés par les journaux d'Oran, signalaient une effervescence dans les tribus du Sud-Oranais, aux environs de Figuig et à la frontière marocaine, et l'on se demandait si l'excursion pourrait avoir lieu. Cependant, le général Cauchemess, cédant aux instances des organisateurs du Congrès, donna enfin l'autorisation définitive et les préparatifs nécessaires purent être faits en temps opportun. C'est le dimanche matin, 6 avril, par un temps pluvieux et gris, que nous nous embarquâmes à la gare d'Oran, dans deux wagons-salons, mis gracieusement à notre disposition par la Direction des chemins de fer.

Jusqu'à Perrégaux, point d'intersection des lignes d'Oran à Alger et d'Arzeu à Duveyrier, nous empruntions la ligne de l'Etat, à voie ner-

male, tandis que depuis Perrégaux c'était un régional à voie étroite, qui devait nous conduire dans l'intérieur du continent africain, à peu près à la distance de 600 kilomètres. Depuis Oran, le chemin de fer traverse une contrée assez accidentée et très pittoresque. Quoique nous ne fussions qu'aux premiers jours d'avril, la campagne était verte et florissante et paraissait bien être de trois mois plus avancée que chez nous. Les blés étaient déjà très hauts, la vigne pourvue de feuilles et, en général, tout dénotait une région très fertile. De temps à autre, on voyait à quelque distance, des exploitations agricoles, dirigées par des colons, exploitations qui, pour la plupart, se présentaient sous un type uniforme : un grand mur d'enceinte entourant les bâtiments de la ferme et la maison d'habitation du colon ; le tout très propre et très bien entretenu. Ici et là, sur les collines, un marabout — tombeau d'un saint, — frappait les regards par sa coupole et ses murs blanchis à la chaux.

Peu après avoir dépassé la gare de Perrégaux, nous avons eu l'occasion d'admirer une œuvre d'art tout à fait grandiose, une vraie merveille : je veux parler du fameux *barrage* de l'Abra qui, vraiment, fait un effet saisissant.

Des ingénieurs, en vue d'utiliser l'eau pour la force motrice et pour l'irrigation, ont eu l'idée de barrer par une muraille cyclopéenne l'entrée d'une vallée, afin d'y retenir les eaux d'une rivière. Cette paroi de 40 mètres de haut et de près de 500 mètres de large est bétonnée sur une hauteur de 7 mètres et a à sa base plus de 30 mètres d'épaisseur. L'eau arrêtée derrière le barrage forme un immense lac, qui me rappelait assez le lac de Lucerne. Bordé de hautes montagnes il se divise en 3 branches, remonte la vallée de l'Oued-el-Hamman pendant 7 kilomètres et remplit 2 autres vallées latérales sur un espace de 11 kilomètres. Cet énorme bassin d'une contenance de 14 millions de mètres cubes, écoule son eau dans le bief inférieur au moyen de puissantes vannes, qu'un seul homme peut manœuvrer sans difficulté, grâce à un mécanisme spécial. Depuis Perrégaux, la voie ferrée monte toujours insensiblement et à son point culminant, qui se trouve sur les Hauts-Plateaux, elle arrive presque à 1500 mètres d'altitude.

A Perrégaux, nous avons donc changé de train et pris le régional Arzeu-Duveyrier ! Les voitures sont un peu plus petites, le train marche encore plus lentement ; sauf cela, point de différence notable ; le matériel rou-

lant est, à ce que l'on nous dit, du vieux matériel amené ici depuis l'Europe pour l'user.

Pendant un certain temps, nous traversons une contrée accidentée et qui rappelle la Suisse : ce sont les contreforts du Tell. Mais peu à peu, le sol s'aplatit, les terrains cultivés deviennent plus rares, la brousse apparaît, et le palmier nain, entrecoupé parfois de genêts en fleurs et d'une plante analogue à celle qui produit le cumin, s'étend à perte de vue et recouvre d'immenses espaces. Ce palmier nain est exploité pour en faire ce que nous appelons le *crin végétal.*

A mesure que nous approchons de Saïda, le sol devient plus fertile, et de nos fenêtres, nous distinguons de coquets villages avec leur église, et un assez grand nombre de fermes de colons.

Aux environs de Saïda — *la bienheureuse* — ville de 7000 habitants, le pays est très fertile et fournit les mêmes produits que le Sud de la France. C'est une petite ville, toute militaire, et qui n'offre guère de distractions aux légionnaires qui y sont casernés. Aussi, en guise de passe-temps, le corps d'officiers, presque au grand complet, nous attendait-il à la gare.

Comme Saïda passe pour être encore en pays civilisé, nous y trouvâmes un excellent hôtel, mais ce fut le dernier. A partir de là, c'est le désert qui commence.

Après avoir pris possession de nos chambres, M. Z. et moi, en faisant une promenade en ville, sommes frappés par des chants qui sortent d'un local brillamment éclairé à l'acétylène ! Nous entrons. C'est un café-concert tout à fait genre parisien ! Comme l'auditoire était en majeure partie composé de légionnaires, je profitai davantage de la conversation avec quelques compatriotes, que des chansonnettes plus ou moins saugrenues de la chanteuse !

Le lendemain matin, une surprise attendait les congressistes. Pour faire plaisir à quelques officiers en retraite faisant partie de l'excursion, le colonel de la garnison fit défiler, devant notre hôtel, et précédé d'une excellente fanfare, tout le régiment de la légion caserné à Saïda. Et vraiment ! la tenue de ces militaires, raccolés un peu de partout, était excellente et nous parut même supérieure aux régiments de ligne.

A 7 h. 20, nous quittons Saïda, emportant avec nous de grands paniers pleins de provisions, car une fois en route et jusqu'au soir, il n'y

aura plus moyen de se procurer la moindre subsistance. Ce sera le désert !

A mesure qu'on s'éloigne de Saïda, le sol devient aride, les troupeaux de moutons broutant dans le voisinage de la voie ferrée, deviennent de plus en plus rares, les chameaux commencent à apparaitre, et çà et là, on aperçoit quelques gourbis, gardés par des chiens.

A la gare de *Krafallah,* tout le monde descend, 10 minutes d'arrêt ! Il y a croisement de train. Ayant aperçu à quelque distance de la gare, un gourbi qui me paraissait assez pittoresque, je m'élance dans sa direction avec mon appareil photographique ! Mais j'avais compté sans ses fidèles gardiens, et au moment où j'allais opérer et où je prononçais le sacramentel : *Ne bougez plus !* deux gros chiens sortent de la tente, et m'auraient fait un mauvais parti, sans l'intervention de deux Arabes, qui, leur lançant leurs matraques dans les jambes les firent fuir. Pour me remettre de ma frayeur, ces derniers m'apportent une gamelle pleine de lait caillé, à laquelle je n'osai refuser de goûter !

C'est à la gare de Modzba-Sfid que se détache le chemin de fer de Méchéria à Aïn-Sefra, par le Kreider. Cette ligne stratégique a été construite avec une rapidité extraordinaire. Le 31 juillet 1881, les Chambres françaises autorisaient le ministre de la guerre à faire construire la voie étroite de 1 m. 10, de Modzba au Kleider, et les 35 premiers kilomètres avaient été enlevés, au moyen d'une équipe de 800 ouvriers, en 52 jours. Et en 128 jours, une longueur de 76 kilomètres, y compris la traversée du Chott, était terminée, de sorte que la ligne de 115 kilomètres avait été établie avec une vitesse moyenne de 1[2 kilomètre par jour. Il est vrai qu'il n'y avait pas de grands travaux d'art à exécuter : le sol était nivelé et la groise à placer entre les traverses se trouvait sur place.

Au delà de Modzba-Sfid, au delà de quelques plaines couvertes de cailloux et d'une maigre végétation, commencent d'autres plaines de verdure s'étendant à perte de vue, c'est la *Mer d'Alpha*, bornée au sud par le Chott El-Chergui.

D'une étendue de 300,000 hectares, cet immense espace est exploité par la Compagnie franco-algérienne, qui y récolte en moyenne 70 millions de kilogrammes de ce textile si apprécié, pour en faire du papier, des nattes, tapis, etc.

Ce végétal, comprimé par la presse hydraulique, est expédié par wagons dans l'intérieur de l'Algérie, afin d'y subir les préparations nécessaires.

Pendant plusieurs heures, nous traversons encore les Hauts-Plateaux, et vers midi, nous arrivons au *Kreider*. Les officiers de la garnison, prévenus de notre arrivée, nous firent les honneurs de leur résidence. Un fort, comprenant une haute tour carrée avec télégraphe optique communiquant avec Méchéria, Géryville et Saïda, des casernes très spacieuses, et près de la gare, la poste et le télégraphe — à ces quelques bâtiments se réduit le *Kreider*. C'est le lieu de garnison des bataillons d'Afrique, comprenant des individus qui, avant l'âge de 20 ans, ont déjà subi des condamnations ! Ce sont des soldats très intelligents et courageux, mais qui nécessairement doivent être un peu tenus en bride ! Aussi le corps d'officiers et les cadres sont-ils choisis avec soin !

D'un monticule situé derrière les casernes, sort une abondante source, au moyen de laquelle on ravitaille toutes les gares et maisons de garde du réseau. Il y a au Kreider des bains pour les soldats, une pépinière très bien entretenue, des jardins potagers ; il y a même un petit jardin zoologique, avec des gazelles, des singes et d'autres animaux.

Après avoir visité en détail toutes ces installations et constaté le dégât fait dans les jardins la veille même par les sauterelles, nous montons à la salle à manger de la caserne pour y prendre le café, offert par les officiers. Soudain, une marche guerrière retentit sous nos fenêtres : c'est le fameux drapeau de Mazagran, avec ses 27 trous de balle, que le colonel du régiment avait la gracieuseté de sortir pour nous !

Après avoir fraternisé encore quelques instants avec les officiers, nous entendons la locomotive donner le signal du départ. Il était temps ! Nous n'avions que 1 1[2 heure de retard ! ce qui ne portait pas à conséquence, puisque nous arrivions à Aïn-Sefra quand même le soir.

En quittant le Kreider, nous traversons la région des Chotts. Ce sont de grandes nappes d'eau salée qui quelquefois se dessèchent et se présentent alors sous forme d'énormes étendues de sel, brillant au soleil comme un lac gelé, au milieu des terres brunes.

Comment ces Chotts se sont-ils formés et comment explique-t-on leur présence dans le désert ?

M. Fabre, géologue, de Nimes, très au courant de ces questions, nous en donna les explications suivantes :

Un fait est hors de doute : dans le Sahara *l'évaporation* possible dépasse de beaucoup la hauteur de pluie qui y tombe : il y a donc pour

ainsi dire, *rupture d'équilibre* et *dessèchement progressif*. C'est là un fait acquis, qui est d'une très grande portée et qui nous explique toute la *genèse du désert*. Il fut une époque où le Sahara était une des contrées les plus humides de la terre ; des masses d'eau torrentielles ruisselaient sur ses pentes et se creusaient de larges lits, dont nous constatons encore aujourd'hui les traces. De grandes nappes d'eau tranquille occupaient les cavités des Chotts, aujourd'hui couvertes de sel. Puis, un jour, nous ignorons à la suite de quelle révolution de la surface du globe, les pluies ont cessé d'arroser abondamment le sol, la quantité d'eau tombée n'a plus fait équilibre à celle qui s'évaporait, et alors a commencé l'*évolution* vers le désert.

Les *grands cours d'eau*, recueillant moins d'eau, ont diminué et bientôt n'ont plus atteint le lac ou la mer qui les recevait.

Ainsi se sont formées des *lagunes*, qui, progressivement, se sont peu à peu desséchées aussi. Aujourd'hui encore, ce phénomène s'observe, et l'on voit des rivières qui vont mourir dans le désert. Seul, le grand Nil a triomphé du Sahara et arrive diminué, mais vivant encore, de l'autre côté du désert.

Les lacs d'autrefois ont subi le même sort que les rivières ; privés de leurs affluents, ils se sont graduellement rétrécis, leurs eaux sont devenues de plus en plus saumâtres, et dans certaines couches limoneuses, on retrouve encore les coquilles qui les ont habités alors.

Le sol, resté sans écoulement, s'est peu à peu imprégné de sel et à part quelques nappes d'eau isolées, alimentées par les pluies, tous ces bassins sont salés. Ce sont ces bassins, dans lesquels l'évaporation, par suite de leur salaison, est inférieure au débit de la nappe d'eau, qu'on appelle Chotts ou Sebkas.

Quand l'évaporation et le débit de la nappe souterraine se balancent, et que le Chott est dans un état d'humidité permanente, il se présente sous forme de lac.

Quoiqu'il en soit, c'est l'*évaporation* qui a créé les Chotts.

Cette évaporation constante est donc une des causes principales de la sécheresse du Sahara et son influence se répercute à son tour sur tous les autres phénomènes terrestres et leur imprime une allure particulière. Son action sur la température est nettement marquée. Le désert est une contrée à températures extrêmes où, en dépit de la latitude, il fait plus

froid que sur la Méditerranée et plus chaud que sous l'Equateur. La variation diurne et annuelle est très grande ; c'est là une conséquence directe de la sécheresse de l'air.

La variation diurne, c'est-à-dire l'écart moyen que présentent les extrêmes des températures, observées en 24 heures, devrait atteindre son maximum sous l'équateur, les rayons du soleil y sont, en effet, presque perpendiculaires et les nuits de près de 12 heures. Mais l'évaporation constante qui absorbe la chaleur en masse, les nuages qui s'amassent dans le ciel en faisant régner une chaleur lourde jusque dans la nuit ; enfin, les torrents d'eau qui se déversent sur le sol lorsque les orages éclatent, tout cela empêche la température de monter ou de descendre d'une manière très sensible. Dans le Sahara, c'est tout autre chose. Brusquement, presque sans crépuscule, le soleil se lève dans un ciel clair ! Ses rayons dans cette atmosphère desséchée sont, dès le matin, déjà brûlants et sous la réverbération du sable et de la pierre, la couche d'air voisine du sol s'échauffe très rapidement. Puis à mesure que la nuit approche, la chaleur se retire lentement et, pendant la nuit, le roc et le sable abandonnent leur chaleur presque aussi vite qu'ils l'ont reçue et il n'est pas rare, en hiver, de trouver l'eau gelée au niveau du sol. La variation diurne moyenne des Hauts-Plateaux est, en mai, de 17, en juin de 19 et en juillet de 20 degrés. Ces fortes variations journalières ont pour conséquence d'abaisser la température moyenne annuelle, de sorte que le Sahara n'est pas un des pays les plus chauds, comme on pourrait le supposer.

Du Kreider à Aïn-Sefra, le trajet est assez monotone. Toujours les Hauts-Plateaux sans diversion aucune, sauf, de temps à autre, une caravane de chameaux, ou un gourbis. Ici et là on aperçoit une blanche carcasse de chameau ou d'un animal quelconque.

A partir de la station de Naama, gare qui est à 385 kilomètres de la mer, on entre dans la *zone militaire*, qui est sous la surveillance exclusive du général Cauchemess, commandant du XIXe corps d'armée. Toutes les gares et maisons de garde sont fortifiées et ont l'air plutôt de forteresses que de gares de chemin de fer. Une porte unique, fortement blindée, s'ouvre dans une grande cour entourée de murs percés de meurtrières. Pas de fenêtres donnant sur l'extérieur. Dans un angle, se trouve une espèce de donjon, où les assiégés se réfugient en cas de besoin.

Grâce à ces dispositions, la défense de ces fortins est très facilitée et des cas se sont présentés où une dizaine de soldats, bien pourvus de munitions, ont pu tenir en échec une armée de 3000 Arabes. Tous les employés du chemin de fer sont armés et portent leur fusil en bandoulière ! La porte de la gare est invariablement fermée à double tour et ne s'ouvre qu'au moment du passage des trains.

Vers 7 heures et demie, nous arrivons enfin à Aïn-Sefra — Source jaune. — La nuit était venue, aussi chacun s'empresse de prendre le chemin de l'Hôtel Plasse, le seul et unique de l'endroit. Comme congressiste étranger, on me fit l'amabilité de m'offrir une chambre d'hôtel, ainsi qu'à une dizaine de mes collègues. Quant aux vingt autres, ils se logèrent tant bien que mal, les uns à l'infirmerie militaire, d'autres sur les banquettes des wagons et d'autres encore — très bien, parait-il — sur les tables de la salle à manger.

Après le souper qui, pour un souper dans le désert, n'était pa trop mauvais, malgré l'abondance de mouton, chacun de gagner son gite, car le départ pour Duveyrier avait été fixé à 5 heures du matin.

Ce serait m'écarter de la vérité que de prétendre avoir bien dormi cette nuit-là. Les miaulements plaintifs et continuels d'un animal qui se trouvait dans la cour voisine et dont je ne parvins à me débarrasser, me tinrent éveillé jusqu'au matin, jusqu'au moment où un jeune décrotteur arabe, s'emparant de ce jeune chacal — car c'en était un — le fit passer de vie à trépas. Derrière la gare, à 200 mètres environ, se trouve le village européen, habité principalement par des cabaretiers et marchands de comestibles ; de plus, un bazar où l'on trouve tout ce que l'on veut, depuis les casques coloniaux jusqu'aux cartes postales. Une petite rivière sépare le village français du quartier militaire et du village arabe, amas de tannières et de masures en terre, auxquelles on arrive par des rues infectes. Près de là commence la ligne des dunes, de plusieurs lieues de long, qui s'élève parfois jusqu'à 200 mètres de hauteur. Ces grandes accumulations de sable rougeâtre, ondulées en tous sens, ressemblent à une mer dont les flots se seraient soudainement immobilisés. Menaçant sans cesse d'envahir les casernes et le village, on a fait, sur le sommet, des plantations d'arbres et des barrières de roseaux, mais on n'est pas encore parvenu à en enrayer la marche. Ce mouvement est causé par l'accumulation de sable apporté journellement du Nord par un courant

d'air local très intense, surtout après le coucher du soleil. Ce courant d'air, arrêté brusquement par une haute montagne, laisse tomber le sable en pluie fine au pied de cet obstacle. Et ce sable lui-même, d'où vient-il ? A en croire M. Fabre, le géologue dont j'ai déjà parlé plus haut, il serait le résultat de la désagrégation lente et progressive des roches dont sont formées les montagnes du désert, désagrégation facilitée par les changements brusques de la température.

A 5 heures du matin, heure un peu matinale pour des congressistes fatigués d'une journée entière de chemin de fer, nous nous mettons donc en route pour Duveyrier. Le soleil n'est pas encore levé, et ce n'est qu'à la station de Tiout qu'on le voit apparaître derrière les montagnes. Quelques indigènes, qui faisaient le voyage avec nous, profitent de l'arrêt du train pour s'élancer à quelques mètres de la gare et faire leurs génuflexions, le visage tourné dans la direction du soleil levant.

La contrée que nous traversons ne manque pas de pittoresque : ce n'est plus le désert plat comme celui des Hauts-Plateaux, où, depuis le train, on avait de chaque côté une plaine nue, s'étendant à une distance que j'évaluais à 50 kilomètres au moins. Non ! Ici le terrain est accidenté ; de gros rochers de grès rouge, aux formes fantastiques, rompent un peu la monotonie ; l'horizon est borné de hautes montagnes s'élevant parfois jusqu'à 400 mètres, entièrement nues de verdure, naturellement !

Parallèlement à la voie ferrée court une route très bien entretenue, qui formerait une magnifique piste à automobiles ; c'est, parait-il, une route militaire pour l'artillerie et la cavalerie.

Je me demandais, en voyant l'isolement dans lequel se trouve la voie ferrée, en pays ennemi, pour ainsi dire, où souvent, pendant une heure de trajet, on ne rencontre ni gare, ni maisons de garde, si elle n'était pas souvent l'objet de déprédations de la part des Arabes. Il parait que non ! Les indigènes considèrent le chemin de fer et le télégraphe comme quelque chose de surnaturel et n'ont garde d'y toucher.

En avançant dans l'intérieur, le sol est de plus en plus dénudé, et bientôt il n'y a plus l'ombre de végétation ; c'est le vrai désert. Aussi, quelle émotion s'empara de nous quand, tout à coup, dans le lointain, se montre à nos yeux l'oasis de Mograr-Toukani ! Chacun se met à la portière, chacun veut jouir de ce spectacle inoubliable. Est-ce l'effet du contraste ? Est-ce l'effet des deux journées passées dans le désert et sur

les Hauts-Plateaux? Je ne sais. Mais, toujours est-il qu'à la vue de cet oasis, nous avons tous été saisis d'une émotion indescriptible! Et je puis dire que, ni à la vue de la mer, ni à la vue de nos glaciers et de nos sommités alpestres, je n'ai ressenti une impression aussi grandiose!

De loin, l'oasis se présente sous forme d'une tache sombre qui se détache sur le fond fauve du désert et, à mesure qu'on s'approche, on perçoit une masse confuse de verdure, hérissée de quelques aigrettes de palmes géantes. Plus on approche, plus la forêt s'éclaircit et, à travers les tiges droites et nues des palmiers, sous leurs immenses parasols qui s'étalent à 20 et 30 mètres dans les airs, on voit une deuxième forêt d'une verdeur extraordinaire. Ce sont les jardins où croissent les arbres fruitiers, abrités qu'ils sont des ardeurs du soleil par le feuillage des palmiers qui les recouvre. A l'ombre de cette double voûte de verdure, laissant pénétrer ça et là un peu de lumière, entre les étroits sentiers et les canaux d'irrigation, il y a de la vigne, des champs d'orges, du blé et même des légumes.

Toute cette végétation luxuriante ne vit que par le dattier et, sans lui, serait inévitablement brûlée par les ardents rayons de soleil.

Chacun voulant jouir de plus près de ce ravissant spectacle, M. le général Cauchemess donna l'ordre d'arrêter le train pour quelques minutes et chacun descend! Naturellement, tout le village est sur pied, et des masures de terre sortent des formes étranges : des éclopés, des borgnes, des aveugles, des malades de toute sorte, mélangés à de beaux représentants de la race arabe, des enfants au costume pittoresque et aux couleurs voyantes, tous tendant la main pour obtenir quelques sous, qu'on leur jette libéralement. Malgré leur maigreur et leur apparence chétive, ces Arabes ont cependant une certaine beauté de forme. Nachtigall disait d'eux avec raison : « Ils sont aussi secs que le pays qui les a vu naitre ».

A la station de Djenien-bou-Rezg, le train s'arrête quelques minutes pour permettre à la Société de visiter l'*entrepôt franc,* installé dans une espèce de hangar, à proximité de la gare. C'est un magasin très primitif, grand bazar, où d'un côté les Arabes et les Marocains exposent en vente leurs produits manufacturés et les échangent contre les marchandises déposées là par les négociants français. L'idée de ces dépôts francs, où tous les objets sont exempts des droits de douane et ainsi sont livrés à un prix relativement très bas, est due à M. Miramont, grand négociant

d'Oran, qui précisément avait organisé notre excursion. Ces entrepôts ont surtout été établis en vue de paralyser la concurrence des Anglais, qui, par la voie du Maroc, importent leurs marchandises en Algérie. On y vend de tout : du sucre, des cotonnades, du cuir, des aiguilles, de la chaux, du charbon de bois ; d'autre part, vous y achetez tous les produits indigènes : des poches de cuir, des bracelets d'argent, des armes, etc.

Vers 11 heures, nous arrivons enfin en vue de Duveyrier. C'est le nom d'un célèbre explorateur français donné à ce village, qui ne comprend que la gare, le camp retranché et quelques masures servant de buvettes et de magasins.

Le train s'arrête ! Tout le monde descend, à part MM. Cauchemess et Hanotaux, qui, accompagnés d'une escorte, se rendent en train spécial jusqu'à Beni-Ourif, point terminus du chemin de fer de pénétration et futur Transsaharien.

Mais, pendant que la machine prend de l'eau, le comité va déposer des couronnes sur les tombes des deux capitaines assassinés, il y a deux mois à peine, dans une promenade qu'ils faisaient dans les environs de Duveyrier.

Au-dessus du petit cimetière, s'élève le plateau de Raz-el-Dib, dont nous fîmes la facile ascension. De là-haut, nous avons pu contempler un panorama splendide : au nord, se dressent les montagnes de Beni-Sénir ; c'est là que tombèrent les deux officiers sous les coups des quatre frères oulad Ali Ben Kellouch ! A l'ouest, les ksours et les palmeraies où se sont réfugiés les meurtriers. Enfin, au Sud, à travers les échancrures des montagnes, dont les derniers échelons aboutissent à Duveyrier même, se prolongent jusqu'à l'horizon les plaines monotones du désert.

L'oasis de Figuig, à 17 kilomètres de distance, se distingue très nettement, avec ses nombreux minarets. C'est là que réside maintenant, le fameux marabout Bou-Amama, qui a eu si souvent maille à partir avec les Français.

De retour à Duveyrier, et malgré la chaleur presque intolérable, je m'introduis dans le camp retranché, où je rencontre plusieurs compatriotes, dont quelques-uns sont réengagés pour la deuxième fois ! Il y a là des légionnaires de Neuchâtel, de Grandson, beaucoup d'Alsaciens et même des Russes ! La vie du camp, à les entendre, n'est pas trop fatigante, en temps de paix, du moins ! Peu d'exercices, et pendant le milieu

du jour, sieste de 10 à 4 heures. La nourriture est passable, sauf le café noir du matin, qui est imbuvable ! La solde un peu maigre — 40 cent. tous les 5 jours — ne permet pas de faire des excès, malgré le prix du vin à 25 cent. le litre ! Les désertions sont devenues rares, car les Marocains, chez lesquels on est obligé de se rendre, dépouillent les déserteurs non seulement de leurs armes et munitions, mais même de leurs vêtements ! Rentrer au camp dans ce costume primitif fait passer l'envie à ceux qui auraient des velléités de les imiter.

En fait de bêtes fauves, on n'en est pas inquiété ; cependant, le mois précédent, on avait tué deux panthères à proximité même du camp.

Vers 1 heure, les signaux de la locomotive nous avertissent que l'heure du départ est arrivée. On quitte le camp retranché après avoir donné une dernière poignée de main et offert quelques cigares à nos compatriotes, puis nous reprenons le chemin d'Aïn-Sefra, où nous arrivons dans la soirée.

Le lendemain, nous repartons pour l'oasis de Tiout.

Pour y arriver, nous pouvons utiliser le chemin de fer jusqu'à la gare du même nom, qui est à 12 kilomètres d'Aïn-Sefra, et de là, nous avons encore à faire à pied une distance de 7 kilomètres environ. Comme ce jour là l'horaire ne prévoyait pas un train dans cette direction, l'autorité militaire, avec son amabilité ordinaire et sa bonne volonté, mit un train spécial à notre disposition. Depuis la gare, les uns — et c'était le plus grand nombre — firent la route à pied. Le nom de route est un euphémisme pour désigner une piste sablonneuse, pleine d'ornières et de fondrières. Tandis que les mauvais marcheurs prirent place, tant bien que mal, sur un grand char à pont, qui avait amené nos provisions depuis Aïn-Sefra. Pas d'accident pendant la route ; mais, au moment d'entrer dans le village, une ornière un peu plus profonde que les autres, fait pencher le véhicule à un point tel qu'à un moment donné, tout le chargement — caisses de vin, fusil chargé du conducteur, provisions, paniers et voyageurs — obéissant aux lois de la pesanteur, glisse gracieusement dans le sable. Rien de cassé, heureusement, sauf la provision d'œufs qui souffrit quelque peu de cette chute intempestive.

Vers les 10 heures, nous arrivons en vue de l'oasis de Tiout. De loin déjà, l'on remarquait que le village était en liesse ; de tous côtés accouraient des hommes, des enfants, et quelques cavaliers, au riche cos-

tume, caracolaient sur la route par laquelle nous devions arriver. A leur leur tête mrrchait le chef du village, l'Agha, qui, avec ses aides de camp, venaient nous souhaiter la bienvenue.

A peine arrivés, chacun se disperse dans le village et l'on se donne rendez-vous pour déjeûner. A l'heure fixée, personne ne manque à l'appel, et nous voilà commodément installés sous un groupe de palmiers. Le sol était recouvert de nattes et de tapis, envoyés par le chef du ksour.

L'Agha — *Mohamed ben Mouley* — s'installa au milieu de nous et l'on fit honneur au déjeûner. Les vins les plus généreux circulèrent, et au dessert, même du Champagne ! Naturellement l'Agha, en fervent adepte du Coran, n'y goûta pas, et se contenta d'un œuf dur ! Vous savez probablement que le Coran interdit absolument l'usage de toute boisson alcoolisée.

C'était un spectacle charmant que ce pique-nique au milieu de l'oasis : tout autour de nous, les notables du village et une bande de gamins faisaient galerie et nous regardaient manger.

Au dessert, l'Agha fit apporter de l'excellent café, ainsi que du thé, un peu trop parfumé, à mon goût, que venaient de préparer ses domestiques ; on le servit dans de magnifiques théières et cafetières en argent, placées sur un grand plateau de cuivre.

Tout en savourant ce délicieux repas, enchanté de la réception qui nous était faite, ainsi que du site admirable où nous nous trouvions, je fis la réflexion que c'était vraiment dommage de ne rester à Tiout que quelques heures, pour rentrer à Aïn-Sefra, où il n'y avait rien à voir. La perspective de recevoir l'hospitalité chez un chef arabe et de passer la nuit sous son toit, me souriait davantage, et je priai M. Miramont de sonder l'Agha à ce sujet. Au sourire du chef, je compris qu'il donnait son approbation à mon projet, d'autant plus, disait-il, qu'étant médecin je pourrais peut-être rendre service à l'un ou l'autre de ses administrés.

Mais, en me décidant à passer la nuit à Tiout, je n'avais pas réfléchi aux difficultés du retour. Le lendemain, pas de train dans la direction d'Aïn-Sefra. J'aurais donc à faire seul 20 kilomètres dans le désert, exposé à chaque instant à être attaqué et dévalisé par des maraudeurs. C'était le revers de la médaille ! Quelques congressistes ayant appris ma décision, m'annoncèrent qu'ils désiraient rester aussi à Tiout avec moi ; j'en fus fort soulagé. C'étaient M. de Charmes, secrétaire du ministre

des colonies, et deux compatriotes, MM. Audéoud, de Genève, et Zigerli, de Berne. L'Agha, consulté à nouvenu, donna son approbation et offrit, de la meilleure grâce du monde, de nous héberger tous les quatre.

On se donne rendez-vous pour 6 heures chez le chef ; jusqu'alors, chacun restant libre de ses mouvements, les uns se dirigent vers les roches gravées — dessins représentant des scènes de chasse, exécutés à l'époque préhistorique par les indigènes d'alors, — d'autres parcourent le village. Quant à moi, je m'installe commodément, abrité des rayons du soleil par un parapluie, au bord du petit Nil — c'est ainsi que les naturels de Tiout ont surnommé leur cours d'eau — afin d'essayer de reproduire à l'aquarelle le splendide tableau que j'ai devant les yeux.

Au premier plan, la rivière aux eaux transparentes ; plus loin, la rive rougeâtre, au-dessus de laquelle s'étalent en terrasses des jardins de verdure sous une forêt de palmiers à végétation luxuriante, aux couleurs vives et d'une fraîcheur extraordinaire.

Mais j'avais fait mon compte sans les gamins de Tiout qui m'importunèrent si fort, que, bon gré mal gré, je me vis forcé de plier bagage et de remballer mes pinceaux.

Pour employer utilement mon temps, je parcours le village, guidé par mes petits compagnons qui me suivent dans l'espoir d'obtenir quelques sous en récompense de leur zèle !

Le village de Tiout, ou le ksar ou ksour, pour employer le mot arabe, est fortifié comme la plupart des villages arabes. Une grande muraille, percée de portes, entoure les maisons, si l'on peut appeler ainsi ces masures de boue durcie, séparées par des creux d'où fut extraite la terre de construction et où l'on fait ensuite des jardins. En dedans de la muraille, court un espèce de chemin de ronde, assez étroit, où aboutissent les rues, espèce de labyrinthe dans lequel s'ouvrent les portes des habitations. A part la demeure du chef, il n'y a encore aucune maison bâtie à l'européenne. En guise de toit, c'est un assemblage de pièces de bois, dont les interstices sont remplis par de la terre mélangée de pierres. Comme il ne pleut presque jamais, ces couvertures un peu primitives peuvent suffire. Mais malheur à celui qui aurait la velléité de s'y aventurer. Un plongeon à l'intérieur en serait la conséquence inévitable.

Tiout compte environ 800 habitants et 3,000 palmiers. C'est au nombre des palmiers que l'on évalue la plus ou moins grande richesse

des habitants. A moins que ce ne soit au nombre de femmes. Car plus un Arabe est riche, plus il en a ! Un indigène à qui je demandais le nombre de ses épouses : « Oh ! moi pauvre ! Moi une seulement ! »

En parcourant les rues du village, je fus frappé par un bourdonnement sourd, sortant d'une maison voisine. Je m'informe ; c'est l'école, la Medersa ! Une salle basse, sans mobilier aucun ; au fond, le marabout étendu nonchalamment sur un banc, sa longue baguette à la main, et de chaque côté, une dizaine de garçons de 8 à 12 ans, accroupis sur des nattes et bredouillant des passages du Coran, inscrits sur une ardoise de bois. A grand'peine, je parvins à acheter l'une d'elles sur laquelle se trouvaient tracées en lettres arabes, les caractères suivants :

Bismi l'allahi er rahmani er rahimi oua salla allahou alâ Seïdina Mohammed oui la Souafa y ouatika rabouka fa tardha alam yadjidka yatimann fa ouaa oua ouadjadaka aïlann fa ar'na fa amma l'iatima.

Ce qui, traduit en français, signifie : Au nom de Dieu clément et miséricordieux, que Dieu répande ses bénédictions sur notre maître Mohammed. Dieu t'accordera des biens et tu seras satisfait. N'étais-tu pas orphelin et ne t'a-t-il pas accueilli ? Il t'a trouvé pauvre et il t'a enrichi ! Quant à l'orphelin, n'uses pas de violences envers lui.

Après avoir dit adieu à ces jeunes écoliers, je continue ma tournée, mais, peu à peu, la chaleur devenant intolérable et la fatigue commençant à m'incommoder quelque peu, je me fais conduire vers la maison de l'Agha. Il était 5 heures. C'était, paraît-il, le moment où les ménagères faisaient leurs provisions d'eau, car je rencontrai sur mon chemin de nombreuses porteuses d'eau, les unes leur cruche sur la tête, d'autres portant en bandoulière des outres de peau de chèvre ; ces outres sont le récipient le plus simple que l'on puisse imaginer : une peau de chèvre, dont on a lié au moyen d'une ficelle, toutes les ouvertures en en laissant une fermée par un bouchon et c'est tout !

Ces groupes de femmes et de jeunes filles, dans leur costume si pittoresque auprès de la source, me rappelaient involontairement ces tableaux représentant des scènes bibliques de l'Ancien Testament.

Comme je l'ai dit plus haut, la maison du chef est la seule habitation construite à l'européenne. La porte extérieure, qui conduit dans la cour, se fait déjà remarquer de loin par le blindage dont elle est recouverte :

on dirait que l'on a employé dans ce but des couvercles de boites de biscuit, cloués, les uns à côté des autres. On nous ouvre et j'ai juste le temps de voir deux enfants de 6-8 ans se sauver dans une allée conduisant au harem.

La maison n'a qu'un rez-de-chaussée. Au devant, un jardin très bien soigné, où croissent des palmiers, des abricotiers, pêchers, etc., etc.

Une partie de la maison, celle où se trouve le harem, est dans le style mauresque, tandis que la salle de réception, qui n'a aucune communication avec le reste du bâtiment, est construite à l'européenne. Vis-à-vis de la porte d'entrée de la salle, une cheminée de marbre, dont le devant est caché par un large tapis, supporte deux chandeliers d'argent. Au milieu du local, qui est assez spacieux, une table ovale chargée de cinq couverts avec des services analogues aux nôtres. Le parquet est caché par de riches tapis et, aux coins de la salle, quelques nattes plus épaisses marquent les places qui devront nous servir de lit pour la nuit. Une petite chambre attenante, meublée d'un grand lit anglais, n'ayant pour tout draps que des tapis, avec les ustensiles de toilette nécessaires, m'est adjugée comme le senior de la caravane, et j'en prends possession. Ne me sentant pas entièrement à mon aise — incommodé probablement par la chaleur, les fatigues de la journée, et peut-être aussi par le déjeûner un peu trop copieux — je m'étends sur mon lit.

Mes compagnons, pendant que je me repose un instant, tiennent compagnie à l'Agha, et s'entretiennent avec lui par l'intermédiaire de l'interprète ! Ce dernier était un ancien militaire qui avait appris un peu le français pendant son service en France.

M. Zigerli, pour justifier son titre de lieutenant d'infanterie suisse, détache d'une panoplie un vieux fusil à pierre et démontre à l'Agha émerveillé, le maniement de cette arme.

Comme récompense, l'Agha lui en fait cadeau, et, en échange, M. Z. détache sa chaine de montre en or (doublé !) et la tend au chef, qui est enchanté de la recevoir !

A 7 heures, on se met enfin à table. Un domestique noir, en costume de gala, debout derrière le chef, fait le service et place sur la table les plats qu'on lui passe par la porte entr'ouverte. A côté de lui, immobile comme une statue, l'interprète fait son office aussi bien qu'il le peut.

Après les diners d'hôtel dont nous avions été gratifiés depuis une

dizaine de jours, le repas du chef arabe, malgré le goût un peu douteux et extraordinaire de certains plats, nous parut délicieux ! En voici le menu : Le premier plat contenait des baguettes de bois dans lesquelles étaient enfilés cinq à six morceaux de foie rôti, gros comme une noix. C'est ce qu'on appelle en arabe le *melfouf !* C'était excellent, et pour obéir aux conseils qu'on nous avait donnés, et qui rentrent dans la politesse arabe, nous ne tarissions pas d'éloge sur l'excellence de chaque plat. Chacun à son tour de s'écrier : C'est bon ! C'est bon !

Puis arriva le plat de résistance, le *kebset-méchoui ;* c'est un mouton entier, rôti à la broche, déposé sur un grand plat de laiton ciselé, de 1 m. de diamètre. Pour le dépecer, le noir, de la main gauche, non gantée, et sans fourchette, saisit un morceau, et, de la droite, armé d'un formidable coutelas, détache la pièce et la tend aux convives, en servant toujours l'Agha le premier. Ce dernier faisait honneur à tous les plats, mais surtout au mouton rôti; car lorsque chacun en eut pris deux fois, lui ne pouvait s'arrêter d'en manger, et, jusqu'au moment où le domestique eut enlevé la bête, il en détachait continuellement encore des petits morceaux qu'il avalait avec la plus grande satisfaction.

Pas de vin ni de liqueurs sur la table, naturellement! En revanche, une eau excellente et surtout du lait cru à volonté, qui aurait pu rivaliser avec le meilleur de nos laits suisses. Deux sortes de pain nous étaient offerts : du pain arabe, petit pain plat sans levain, de goût assez agréable, et du pain blanc — probablement les restes de notre déjeûner du matin.

Le troisième plat, c'est la *chourba* ou *chorba* — une soupe épaisse avec de la viande, des légumes et du riz.

Puis, le *tajid ouled djedj,* du bœuf avec des œufs. Mais, ce n'était pas encore tout ; vient encore le *barkok* — c'est du mouton cuit dans un plat analogue à nos plats de Porrentruy, et au centre, une couche de pruneaux. Enfin, pour sixième plat, le noir nous apporte le *couscouss ;* c'est le mets populaire des Arabes. Il est fait avec de la semoule bouillie et de la graisse de mouton, avec force poivre et épices diverses. En fait de dessert, on nous servit des dattes, des amandes et des noix (comme grande délicatesse). Puis, naturellement, le café noir qui était excellent, et, pour terminer, le thé parfumé du Maroc.

Ce souper pantagruélique, presque pénible, dura jusqu'à 8 1[2 heures !

Nous entendions pendant tout le repas, chuchoter dans la cour : c'étaient les indigènes auxquels on passait les plats pour les finir.

La conversation, pendant le repas, roula presque exclusivement sur les mets servis. On ne pouvait mieux témoigner notre contentement vis-à-vis de notre hôte, qui en paraissait enchanté. De ses femmes et de ses enfants, on n'en souffla traitre mot, car on nous avait bien recommandé de ne pas nous en informer. D'après les coutumes arabes, cela aurait été grande impolitesse de notre part, pour ne pas dire autre chose.

Vers 9 heures, nous jugeâmes à propos de quitter la table et primes congé de l'Agha qui nous donna rendez-vous pour le lendemain à 7 h. Chacun s'en fut sur son tapis, et la nuit se passa aussi bien, pour le moins, qu'à l'Hôtel Place d'Aïn-Sefra.

Le lendemain, à 7 heures précises, l'Agha sort majestueusement de ses appartements particuliers et vient partager avec nous la tasse de café noir qu'il nous offre en guise de déjeûner. C'était un peu maigre vis-à-vis du repas de la veille, mais enfin, nous fîmes bonne mine à mauvais jeu ! Peu à peu, la cour s'emplit de curieux ; chacun voulait encore voir une fois « ces Français » et leur offrir en vente quelque objet : bracelets d'argent, pendeloques et agrafes de schalls, fusils à pierre. Pour ne pas faire contraste avec M. Zigerli, MM. Audéoud et de Charmes firent l'emplette d'un fusil à pierre ; c'était moins pour l'agrément de transporter à la maison un meuble encombrant, que pour effrayer les maraudeurs qui auraient eu quelque vélléité de nous attaquer au retour.

L'heure du départ approche et nous n'avons pas encore de montures. Des chameaux, on ne pouvait en avoir, tous étaient au pâturage. En revanche, on mettait à notre disposition quatre bourriquets à 5 fr. pièce ! C'était mieux que rien, et vers 8 heures, deux gamins armés de bâtons chassaient devant eux les quatre bêtes de somme. Pas de selle ni de bride : une simple couverture sanglée autour du corps en tenait lieu. Malheur à ceux qui avaient de longues jambes ! A la moindre élévation de terrain, leurs pieds touchaient le sol, ce qui n'était pas très agréable.

Avant de nous mettre en route, nous nous demandions entre nous si, malgré nos armes, ce n'était pas un peu hasardé de faire un trajet de 18 kilomètres seuls dans une contrée isolée, sans escorte aucune ! Je fis part de mes inquiétudes à l'Agha, qui fit répondre « que ces derniers

temps, tout était tranquille dans la région et que nous ne risquions rien ! » Réponse qui n'était pas faite pour me rassurer beaucoup.

Avant de partir et en présence de tous, M. de Charmes, s'adressa à l'interprète : « Tu diras à l'Agha que nous sommes très satisfaits de la bonne réception qu'il nous a faite. Nous irons dire à Paris combien nous avons été bien traités par lui et le ministre en sera content ». L'Agha fit répondre qu'il recevrait toujours ainsi tous les Français qui viendraient chez lui, et il nous souhaita un bon retour à Aïn-Sefra.

Enfin, après échange de compliments, la cavalcade se met en route, moi le premier et mes trois compagnons, leurs fusils bien en évidence, derrière.

Pendant la première heure, tout alla bien. Les bourriquets ne marchaient pas trop mal, et nous avancions assez rapidement. Mais, tout à coup, sans avertissement préalable, une certaine effervescence se manifesta chez nos montures. Ont-elles aperçu peut-être dans la montagne, un lion, une panthère, que sais-je ? Elles se mettent à braire toutes à la fois et à faire des mouvements désordonnés. Je retiens ma monture par la corde passée au cou et je me cramponne de mon mieux ; mais, inutile ; à un moment donné, elle s'élance ventre à terre, et ce n'est qu'après une course effrénée que je parvins à l'arrêter. Je me retourne, et quel tableau s'offre à ma vue ! Mes trois camarades gisent dans le sable, désarçonnés, et leurs ânes ou ânesses courent dans le désert, poursuivis par les gamins.

Gênés dans leurs mouvements par leurs fusils, ils étaient tombés, pas de très haut, heureusement ! C'étaient des rires et des cris à n'en pas finir.

Enfin, le calme se rétablit et les suites de cette escapade, due à une cause toute naturelle, se bornèrent à une blessure au pied d'un de nos conducteurs, sur lequel un des bourriquets avait pressé trop rudement. Ne pouvant plus marcher, on le mit sur un âne, de sorte que MM. Audéoud et de Charmes furent obligés de faire le reste de la route à pied.

Après 3 heures de marche dans un désert de sable et de pierres, sans l'ombre de verdure et par une chaleur accablante, on aperçoit enfin les dunes et, peu à peu, les casernes monumentales d'Aïn-Sefra. Encore une heure et nous arrivons au but, ce dont je n'étais pas fâché du tout. Pendant tout le trajet, j'étais hanté par l'idée que nous pouvions être attaqués par quelque bande de maraudeurs et payer bien cher notre escapade.

Heureusement que tout se passa sans accident, et vers midi, nous faisions notre entrée triomphale dans la grande rue d'Aïn-Sefra.

Nos confrères, assis sous la terrasse de l'hôtel, poussèrent des hourras en nous voyant arriver sains et saufs, et perpétuèrent sur les plaques de leur kodak cette entrée originale et amusante.

Au dîner d'adieu qui eut lieu avant notre départ, et auquel assistaient la plupart des officiers de la garnison, on nous félicita d'avoir échappé à tout accident. « Dans ce pays-ci, nous dit un officier, on n'est jamais sûr de rien, et mieux vaut prendre trop de précautions que pas assez. » Evidemment, il faisait allusion au meurtre des deux capitaines de la légion étrangère, en promenade aux environs de Duveyrier.

Au dessert, il y eut échange de toasts et de discours, portant tous l'empreinte de la plus grande cordialité. Des remerciements tout spéciaux furent adressés à la Société de géographie d'Oran, ainsi qu'à M. le général Cauchemess, à qui nous étions redevables des multiples jouissances éprouvées pendant notre si intéressante excursion dans le Sud Oranais.

Vers 4 heures, notre régional nous emportait dans la direction de Saïda et Perrégaux, où nous arrivions le lendemain matin, au petit jour !

Douze heures plus tard, nous étions à Alger, enchantés de notre voyage et du trop court séjour que nous avions fait sur cette terre si hospitalière d'Algérie.

Dr V. GROSS.